

52 LETTRE A LAURENT

- *Mais, Hemingway, ne vous occupez pas de ce que vos contes vous rapportent tout de suite. L'important, c'est que vous puissiez les écrire.*
- *Je sais. Je peux les écrire. Mais personne ne veut me les prendre. Je ne gagne plus rien depuis que j'ai abandonné le journalisme.*
- *On vous les prendra un jour. Voyez. On vient juste de vous en payer un.*
- *Désolé, Sylvia. Excusez-moi d'en avoir parlé.*
- *Vous excuser de quoi ? Parlez de cela ou d'autre chose, tant que vous voudrez. Ne savez-vous pas que les auteurs ne parlent jamais que de leurs ennuis ? Mais promettez-moi de ne pas vous faire de souci et de manger à votre faim.*

Ernest Hemingway (in : Paris est une fête)

C'est la fin, le blanc regagne son territoire de papier, et nous, nous sommes toujours là en bons camarades : la neige couvrira tout, disait-il. Dans notre calendrier de captif, cet instant léger retrouve les feuilles de l'automne et leur volonté d'être dans le vent. L'été s'achève. Une année qui te gagne encore. La rentrée, ou plus justement, les vacances pour qui sonne le glas.

Je dois dessiner mais je t'avais prévenu vieil alipte, j'écirai !

Oh, je ne me fais que bien d'illusion sur ta part du marché. Toi tu ne dessineras pas. Enfin, je mens. Tu dessineras conceptuellement comme la crapule philosophique que tu es toujours et d'ici je pense déjà à ton malicieux sourire du samedi matin, chaussant tes lunettes et allumant ton écran : « Ah ! Sainte chapelle ! A moi le parthénon ! ». Ou pire, pour me surprendre, un manuscrit. Mais quoi qu'il en soit, tu m'interrogeras en ami vrai, en maitre, en alter ego : « Mais dis-moi jeune padawan (et je te jure que je hais ce mot... Disciple, élève, jeune con mais je n'ai rien d'une fable Hollywoodienne), saurais-tu me dire où s'arrête le dessin et quand il devient écriture ? ». Tu m'auras peut-être gratifié d'un traçage mesquin d'un alpha et d'un oméga. Enfin, comme je t'aime, tu seras toi.

Moi, je suis un imprudent et je n'ai aucunement ta réserve. Dépassez mes fonctions ne me pose pas le moindre problème. Relisant tes envois nombreux ou me remémorant encore ta voix en saillie apéritive, j'entends *raisonner* souvent en moi certaines de tes devises. Celle-ci m'agaçant au plus haut point : « Que sont mes pauvres lignes face à la force de ton travail ? ».

Et bien voilà très exactement ce qui nous sépare. Tu as le droit à cette réserve tant tu domines ton art. Je ne vais pas ici te répéter une fois de plus ce qui fait de toi un philosophe brillant et un littérateur de génie. Non, je ne le ferai pas. Je ne le ferai pas car ici non plus, je ne trouve aucune légitimité pour le faire.

Contrairement à toi, je ne suis bon en rien. Peut-être un peu moyen en tout et probablement empli d'une insatiable volonté du faire mais je reste une bien pâle figure face à ce que j'espère. Alors, je n'ai peur de pas grand-chose et surtout pas de rater, pas même d'avoir un jour honte. Je dois peut-être nourrir par-là ce complexe, par ce curieux orifice fait d'un vide en moi. Par ce trou d'où j'absorbe le monde en son entier et par lequel s'extraient péniblement quelques lignes tremblantes pour raconter un peu. Je ne saurais d'ailleurs comment me cantonner à ma tâche puisqu'il m'est impossible de la définir. Les grands matins de fatigue, je me dis que tout arrêter, prendre ma petite auto et m'en tenir à l'enseignement est bien suffisant. La reste, a quoi bon ?

Mais je suis un têtard et je veux, que dis-je, je suis artiste. Je ne veux plus que l'on m'insulte de plasticien. Pour qui ? pour quoi ? je crains que là encore, je n'ai ta sagesse.

Si, bien sûr, il y a celle que j'ai rencontrée, comme ça, par hasard, et qui me lisant m'a glissé cette énigmatique phrase d'inconnue : « *Oublies-tu qui tu es ? Ta pensée a une valeur.* » Alors je m'exécute. J'aime à penser que je fais du beau sur des chemins où je ne suis pas. Que je me fais l'écho, que nous chérissons tant, d'une pensée qui régale nos festins et nous incite au banquet. Je n'ai pas ton talent, mais tu as fait de moi ce vecteur. J'insiste lourdement sur le TU, je te le dois. De ta faute, comme d'habitude, je me rêve en poète, en peintre ou en penseur. Tu m'avais prévenu pourtant de mes mauvaises fréquentations ! Mais la chair est faible.

Alors dans ma robe d'artiste visuel, protocole oblige, je t'ai proposé ce drôle d'échange pour conserver un peu de nos dialogues. Il est assez ironique que moi, le destructeur que tu exècras, t'oblige à cet archivage compulsif par peur que nos mots se perdent. Cinquante-deux réalisations en coin de bureau, en transport, en cours, en surveillance de bacheliers, cinquante-deux gribouillages sans intérêt qui trouveront l'écrin de tes mots. Une fois encore tu feras de ma matière première du sublime et tu peux en être heureux. Sans toi, tout cela serait déjà recyclé et en rouleau de papier blanc pour quelque torche-cul. Les prendre en photo était déjà une épreuve. Exhumer ce qui a déjà une année, se repencher sur ce qui fut déjà fait et me dire qu'il me faudra affronter la lecture de tes mots en contre-point... C'est une réelle souffrance pour l'insatisfait chronique que je suis. Est-ce de ma faute si le papier brûle ?

Toi, où l'inconnue, je ne peux que vous en remercier.

Je suis peut-être comme une Cassandra, obligé à une vérité qui me dépasse probablement. Obligé mais heureux et apaisé. Alors je ne peux vous faire qu'un serment, celui de me livrer dans cette dangereuse transparence à l'aide de mon attirail de lourdaud et de mon esprit malade qui se croit chaussé de semelles de vent. Je te l'écrirai avec ma plume précaire, te le peindrai tant que demeurera un poil à mon pinceau, te le dessinerai avec ma mine tordue de maladresse, te le jouerai sur la guitare de mon adolescence, te le danserai de ma grâce d'enclume et te le graverai jusque dans ma peau s'il m'en reste à prouver. Si ma vie, où ce que l'on nomme ainsi, me paraît si étroite, c'est probablement pour me donner les moyens de lui créer des prothèses. Elle fait de moi cet étrange *Facteur Cheval* de l'esprit qui, pierre par pierre, se construit un palais à son image. Le trop peu que j'en livre au monde est sans doute un moyen de faire un peu de place à l'intérieur, pour ceux qui arrivent.

Cette activité volcanique et sous-marine, c'est aussi à toi que je la dois. A nos moments, à nos rires, à nos coups de nerfs et s'il y a une chose qui me tient à cœur dans cet ouvrage, ou dans son projet, c'est de leurs rendre hommage.

Moi non plus, je n'ai pas choisi cet exergue par hasard et comme nous *co-répondons* parfaitement, il faut bien se livrer un peu... *Les auteurs ne parlent jamais que de leurs ennuis* voilà qui, tu en conviendras certainement, ne fait pas de moi un brillant auteur. Certes, cette sentence joue le rôle d'illustration de mes lectures hebdomadaires mais tu en comprendras le dessein.

En auditeur captivé, je t'écoute religieusement et repars parfois avec le sentiment d'être comme handicapé expressif. Alors je sais que ton analyse est lapidaire : « Toi, le taiseux franc-comtois » mais non, ce n'est malheureusement pas un déterminisme géographique. Je ne suis pas avare de déclaration pourtant et s'il est facile de dire que l'on s'aime, il est déjà moins courant de le dire à un ami. Il faut être un Montaigne pour trouver les mots mais j'en suis un pire.

C'est dans *ennuis* que se trouve ma faiblesse. Je ne peux imaginer m'étendre, m'épandre, sur mes tracasseries. Je ne parle pas d'un léger manque de sommeil ou d'une rage de dent, tu t'en doutes, mais bien de ce qui me blesse, me touche au plus profond. L'idée d'en parler me dégoûte et l'anticipation des réponses m'en donne des nausées. Je ne peux l'expliquer. Mes failles me donnent un substrat sur lequel je me suis habitué à naviguer. Chaque souffrance intime semble me diriger vers un nouveau soleil et ce qui pourrait sembler noir et obscur est pour moi tout autre chose. Je connais de la nature humaine cette tendance affreuse au relativisme et n'ai aucune envie d'entendre salir mes

blessures par des propos pleins de bienveillances. Si elles sont en moi comme des plaies, c'est que je suis meurtri. C'est comme réchauffer un couteau de glace fiché dans mon flan. Le voilà qui tombe en eau pour le public mais entre mes cotes, c'est toute autre chose qui ruisselle. Leur bonne conscience ne lave pas la mienne. Je ne peux supporter que l'on m'explique qu'il y a plus grave dans la vie. Dans la vie certainement, mais dans la mienne ? J'aime que l'on me laisse pour noyé et moi suivant un rai de lumière faire mon chemin et querir mon oxygène. Toi vers qui je confesse toutes les affres de la création, alors en voilà un de plus. Je fonctionne ainsi, *en rébus* comme tu le dis si bien. Je ne veux pas être discret. Je ne veux pas être mystérieux. Je ne veux pas être distant. Je veux être.

Je me sais humain, trop humain, et je m'inclus volontiers dans cette tendance toute amicale à faire regagner un sourire à l'autre. A l'autre qui en a besoin.

Je te le dis et te le confesse car tu es pour moi cette bouée qui, je le sais, un jour de manque d'oxygène me sauvera à peau.

Alors oui, je partage avec toi cette drôle d'amitié bâtarde, tantôt hellène tantôt russe. Ce vent qui nous uni, car mon ami, nous partageons certainement la même voile.

C'est la fin d'une aventure qui me donne ce ton mélancolique et à me relire, on croirait que j'ai les idées noires. Mais rien de tout cela. Je suis en joie de nous savoir comme au premier jour, en joie de savoir que nous avons un moteur pour nous faire nous élever. Je sais, et je crois ta mission bien plus importante que la mienne - tu connais ma fascination amoureuse pour la philosophie - et je suis en joie de me délecter chaque semaine du sucre de ses fruits. Je suis en joie de faire mon bonhomme de chemin et de tout le soutien que tu m'apportes dans cette quête sans destination. Le voyage, toujours le voyage. Je crois simplement que de cette amitié, je suis heureux.

Il est donc temps pour nous de tourner cette dernière page pour en gribouiller les suivantes. Oublions un peu le monde. A toi, à la fête et à nos soleils bleus.